
WISTRAND ROBINSON Lila, *Eight Years in the Amazon Headwaters. My Life in Three Peruvian Tribes*

Philippe Erikson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/10103>

DOI : 10.4000/jsa.10103

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2008

Pagination : 304-305

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Philippe Erikson, « WISTRAND ROBINSON Lila, *Eight Years in the Amazon Headwaters. My Life in Three Peruvian Tribes* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 94-1 | 2008, mis en ligne le 25 juillet 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/10103> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.10103>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Société des Américanistes

WISTRAND ROBINSON Lila, *Eight Years in the Amazon Headwaters. My Life in Three Peruvian Tribes*

Philippe Erikson

RÉFÉRENCE

WISTRAND ROBINSON Lila, *Eight Years in the Amazon Headwaters. My Life in three Peruvian Tribes*, Authorhouse, Bloomington (Indiana), 2005, 220 p.

- 1 Lila Wistrand de Robinson, ancienne membre du Summer Institute of Linguistics (SIL) bien connue des spécialistes de l'ethnologie et de la linguistique ouest-amazoniennes, nous livre ici le récit des années qu'elle a passées sur le terrain au Pérou, entre 1956 et 1965, chez les Shapra, les Aguaruna et (surtout) les Cashibo-Cacataibo. L'ouvrage est illustré de nombreuses photos noir et blanc, d'un charme sans doute désuet, mais d'une indéniable valeur documentaire.
- 2 *Eight years...* contient une quantité non négligeable d'anecdotes ethnographiques, par exemple sur les causes et les modalités du suicide chez les Aguaruna (pp. 55-56), la propension amazonienne à enterrer un peu trop vite les mourants (p. 116) ou encore sur le désespoir d'une femme assistant, impuissante, à l'exécution de son singe atèle apprivoisé par les anciens de son village (p. 123). L'auteur s'attarde cependant assez peu sur la description des cultures locales, probablement parce que les premiers destinataires de cet ouvrage sont avant tout les paroissiens, bailleurs de fond, à qui la missionnaire se sent tenue de rendre des comptes et dont elle estime sans doute qu'ils s'intéressent moins aux Amérindiens qu'aux sempiternelles histoires de mygales, serpents et piranhas. À ses yeux, transcrire des mythes, par exemple, n'est légitime que parce que cela permet une meilleure connaissance de la grammaire, utile en vue de l'accomplissement d'un projet d'une tout autre nature : traduire la Bible (p. 132).

- 3 Le demi-siècle écoulé depuis le déroulement des événements rend quelque peu dérisoires bon nombre des précisions autobiographiques que l'auteur s'escrime à reconstituer dans les moindres détails, à partir d'anciens carnets et de vieilles lettres. Que son autobus soit arrivé à Oaxaca avec exactement neuf heures de retard (p. 3) ou que des amis en visite sur le terrain lui aient apporté précisément deux carottes et quatre pamplemousses (p. 147) ne comptent sans doute pas parmi les informations que le lecteur recherchera en priorité. Cette extrême méticulosité contraste d'ailleurs avec l'imprécision, parfois étonnante, de certaines des remarques concernant le milieu amazonien. *Capa*, que l'auteur traduit par « *rabbit* » (p. 115), désigne en fait l'écureuil, et quiconque en a déjà cuisiné sait que si le blanc des œufs de tortue ne coagule pas comme celui des poules, ce n'est certainement pas par défaut de cuisson (p. 144). Mais sans doute l'égotisme qui transparaît dans certains passages du livre, le choix de retenir telle anecdote sur les baskets ou le pyjama de sa collègue au détriment de tant d'autres plus instructives sur ceux qu'elle appelle aujourd'hui ses « Native American consultants », est-il en lui-même une information pertinente sur le profil psychologique des membres du SIL et les relations pour le moins ambivalentes qu'ils entretiennent avec l'ethnographie.
- 4 Au bout du compte, peut-être l'intérêt principal de cet ouvrage réside-t-il dans ce qu'il nous enseigne sur la convergence entre la grille de lecture « démoniologique » des missionnaires et la vision « chamanique » des Amérindiens. Remarquable, à cet égard, est la description des pratiques d'exorcisme des missionnaires américaines (p. 131) ou encore le récit de la lutte ayant opposé l'une d'elles, chez les Shapra, à un sorcier quechua (pp. 36-42). Le combat se déroula par le truchement d'un anaconda qui incarnait certes « *the power of our archenemy, Satan* » (p. 40), mais n'en finit pas moins par prendre des allures d'esprit auxiliaire de la moins amérindienne des protagonistes de cette histoire, même une fois rentrée à sa base arrière de Yarinacocha. Rira bien qui convertira le dernier...
- 5 Les américanistes trouveront dans ce livre quantité de données intéressantes sur le fonctionnement du SIL au Pérou (et ailleurs), ainsi que la biographie des principaux collègues, collaborateurs et co-auteurs (principalement cacataibo) de Wistrand. L'ouvrage – d'une lecture particulièrement aisée – est donc à recommander en priorité à ceux qui s'intéressent spécifiquement soit aux Jivaro ou aux Pano, soit au mode d'organisation et à l'histoire du SIL à l'époque où cet institut produisait encore l'essentiel du savoir disponible sur les sociétés de l'Ouest amazonien. Profitons de l'occasion pour signaler que la quasi-totalité de cette œuvre, y compris celle de Lila Wistrand Robinson, est désormais disponible en ligne à l'adresse suivante : <<http://www.sil.org/americas/peru>>.

AUTEURS

PHILIPPE ERIKSON

Université Paris X, Nanterre